

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 1

Artikel: Le langage des cartes de visite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191463>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'est le charme de la vitesse,
La course folle à l'unisson,
Le combat de grâce et d'adresse
Dont l'amour-propre est l'aiguillon.
Par le plaisir l'âme ravie
Oublie son lot ici-bas,
Au champ de glace et dans la vie,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.

J. MORAX.

Lo portset et lo sacristain.

L'est prâo la mouâda, per tsi no, quand l'est qu'on fâ boutséri, qu'on einvouïè tsi lè vesins duè à trâi coutélettès avoué on be dè sâocele à grelhî, et coumeint lè vesins vo reindont la pareille, n'ia rein dè perdu.

On n'âobliè ni lo menistrè et ni l'incourâ; mâ lo diablo, po clliâo dzeins d'égglise, c'est quand font boutséri et que dussont reindrè à ti clliâo que l'âo z'ont bailli.

On dzo que monsu l'incourâ avâ: fè pliantâ lo couté à cou dè se n'anglais, lè dzeins, ein oïesseint couilâ lo bétion sè peinsâvont: Bon! l'incourâ a lo tiâcaïon, ne veint poâi no regalâ!

Mâ ne peinsâvont pas que po bailli à ti clliâo dè quoui l'avâi reçû, l'incourâ arâi du tiâ on caïon asse gros qu'on bâo, tandi que n'étâi pas pe gros qu'on tsin dè tsasse, et lo brâvo hommo étâi ein couson rappoo à cein. Mâ lo sacristain, on fin retoo et on minço sire, lâi fâ: n'ia qu'on moïan dè vo z'ein teri: c'est, quand lo caïon sarâ bas, dè lo peindrè contrè la porta dè l'éboiton et d'atteindrè à déman po fère la sâocele; adon, tandi la né vo z'âodrâi lo décrotsi po lo catsi, et lo leindéman, n'iarâ qu'à derè qu'on vo l'a robâ. Deinsè lè dzeins n'atteindront rein dè boustifaille, et l'aront peidi dè vo.

— Câise-tè, crouie leinga! Ne sâ-tou pas que l'est on grand pétsi dè derè dâi meintès.

— Ne diô pas lo contréro, repond lo sacristain; mâ n'ête pas onco on pe grand pétsi dè bailli tot voutron caïon à dâi dzeins que sont retso, tandi que vo n'âi pas pi onna copa dè bliâ à grenâi et trâi quarterons dè truffès à la câva; et que vâo te vo restâ dâo caïon: lè z'arpions et lè ferrets!

L'incourâ, après avâi ruminâ on boccon, sè peinsâ que lo sacristain avâi prâo réson, et fe coumeint lâi avâi dè; mâ âotrè la né, cé tsancro dè sacristain que sè veillivè, alla li-mémo décrotsi lo caïon et s'einsauvâ avoué, et quand l'incourâ vollie veni queri la carcasse dè l'anglais: *mottâ!* et lo pourro hommo sè met à sè désolâ, et passâ onna triste né.

Lo leindéman matin, la première dzein que vâi, c'est cé guieux dè sacristain que s'approutsè ein faseint lo boun'apôtro et qu'étâi coumeint on tsat que sè reletsè lè pottès après avâi étâ après la

toupena dè bûro, et lâi fâ: Ah! te m'as bin mau conseilli hiai!

— Et que vo z'est-te arrevâ?

— On m'a robâ mon caïon.

— Bon! bon! bon! repond lo sacristain, l'est bin dinsè que faut derè, et vo pâodè comptè que...

— Mâ ne badeno pas! on lo m'a robâ tot dè bon.

— Bravo! bravo! c'est cein; tot lo mondo va vo crairè.

— Mâ, chameau que t'és, ne rizo pas; tè djuro que...

— M'einlèvine s'on pâo mî dessuvi la vretâ. Ah! vo z'êtes on fin greliet, monsu l'incourâ; n'ia pas moïan dè mî fère crairè l'affèrè; et ne put pas m'eimpatsi dè crairè ein dedein dè mè que vo z'ariâ fé on tot fin comédien.

— Caisse-tè, à la fin, te m'eimbètès, lâi fâ l'incourâ, que sè fatsâ et que lâi verâ lè talons.

Et l'est dinsè que clliâ tsaravoûta dè sacristain robâ lo caïon et que ne sè fe pas aqchenâ ein coudesseint crairè que l'incourâ fasâi lo mâlin.

LE CURÉ DE LORMETTE

V

Ils hâtèrent le pas, et, sous la neige que le vent leur poussait au visage, aucun bruit ne se fit plus entendre que le bruit de leur respiration haletante, et celui des branchettes qui craquaient, tordues par l'ouragan.

L'abbé n'avait plus, d'ailleurs, envie de parler.

Bien que, depuis un peu de temps, Antoine Lebellon eût changé de manières à son égard et qu'il le saluât quand il passait auprès de lui, cet appel qu'il lui faisait, au dernier moment, l'étonnait et, je dirai plus, lui produisait une impression étrange dont il ne pouvait se rendre compte ni se défendre.

Et puis, il songeait à cette coïncidence au moins bizarre, qui faisait mourir Antoine de la même mort que Claude, son pauvre Claude, dont le souvenir ne le quittait jamais, et que la destinée avait si cruellement frappé à l'époque de sa belle jeunesse, au moment des rêves les plus rayonnants.

Lorsque le curé de Lormette entra avec son compagnon dans la chambre du malade, une vieille femme, assise au chevet du lit, se leva soudain et exhaussa sur les oreillers la tête exsangue dont les yeux se fixèrent sur l'abbé.

— Ah! dit la vieille, heureusement vous voici, monsieur le curé; il lui tardait tant de vous voir!

Elle l'arrangea bien, de façon à ce qu'il pût parler sans une trop grande fatigue; elle attisa les sarments qui brûlaient dans la haute cheminée et dont la clarté vive inondait la chambre, puis elle sortit doucement, suivie de Jean, à qui elle fit un signe.

— Monsieur le curé, dit-elle encore au moment de refermer la porte derrière elle, je suis là dans l'autre pièce, et si vous aviez besoin de moi, vous n'auriez qu'à frapper ou à m'appeler.

L'abbé François se trouva dès lors seul avec le moribond.

Il s'approcha de lui, bien près, et lui prit la main.

Mais cette main, froide déjà, se retira de la sienne, et l'abbé pensa de suite que Jean l'avait trompé en lui assurant venir de la part d'Antoine.

Il en fut gêné et demanda craintivement au malade s'il ne voulait point recevoir l'absolution du bon Dieu.

— Oh! si! répondit-il faiblement.

— Alors, mon fils, je vous écoute, reprit le prêtre, ou plutôt je vais vous questionner et vous n'aurez qu'à répondre; un signe de tête suffira si vous êtes trop las. Ne craignez rien, ne me cachez rien, je suis ici pour vous apporter la paix et le pardon...

Il le questionna en effet doucement, avec précautions, redoutant à chaque instant de blesser cette âme jusqu'alors rebelle aux choses de la religion, et il croyait son rôle de confident terminé, il allait commencer sa tâche de consolation, lorsque Antoine Lebellon le força à se pencher encore plus près de lui.

— Tout le monde croit que je meurs par accident, dit-il en s'interrompant à maintes reprises; et, continuant sa phrase avec effort: ça n'est point vrai! Je meurs parce que... J'ai voulu me tuer! Il faut... il faut me pardonner ça aussi!

Et l'abbé pardonna. Mais le mourant, loin de paraître calmé par cette parole d'indulgence qui effaçait la faute, le mourant fixa sur le prêtre des yeux soudains remplis d'épouvante; une sueur froide perla sur son front, et il murmura si bas, si bas, qu'il eût peine à l'entendre:

— Je voulais bien mourir cependant!... hier encore... je n'avais point peur... Maintenant je tremble... il me semble... que cet inconnu auquel... je ne pensais pas il y a quelques heures, devient terrifiant. Oh! j'ai peur! j'ai peur! il faut que tu me pardonnes entièrement, prêtre! il le faut!

L'abbé pensa d'abord au délire qui trouble le cerveau, puis une sorte d'effroi l'étreignit au cœur, et ce fut en vain qu'il chercha des paroles convaincantes pour le calmer.

— Dis que tu me pardonneras! répéta Antoine, dont le visage blême se colora soudain d'un flux de sang aux pommettes.

— Je suis venu pour cela! répondit-il, et sans savoir pourquoi, il se prit à trembler, lui aussi.

Alors eut lieu une confidence épouvantable, terrible, dont l'abbé François crut qu'il allait mourir, avant même son pénitent.

(La fin samedi.)

Le langage des cartes de visite.

Chaque année, du 15 décembre au 15 janvier, plusieurs millions de cartes envoient toutes les voies postales.

C'est un usage contre lequel on s'insurge, sans cesser de le subir, ce qui prouve qu'il a sa valeur.

C'est que ce petit morceau de carton, malgré son insignifiante apparence, joue un grand rôle dans l'histoire des relations sociales.

D'abord, il est polyglotte: toutes les

langues lui sont familières. Poignées de mains amicales, espoirs timides, rappels de créances, gratitudes d'obligés, remerciements d'estomac, la carte dit tout.

Elle vous offre des vœux de bonne année et des soupirs de condoléance; vous félicite du mariage de votre fille et de la mort de votre belle-mère; vous épargne l'ennui de faire des visites et le désagrément d'en recevoir; dit à ce monsieur que vous serez enchanté de le voir; à cet autre que vous seriez enchanté de l'envoyer promener. Elle accompagne le présent où vous mettez votre cœur et le cadeau où vous videz votre bourse; elle est bien, en un mot, l'intelligente et utile auxiliaire de ce siècle sans préjugés.

Et cependant cette carte, si commode dans ces diverses circonstances, n'est point, comme on le sait, d'invention française, anglaise, allemande ou russe; car elle était connue en Chine il y a plus de mille ans. Mais la carte chinoise n'a de commun avec la nôtre que l'usage auquel on la destine. Ce sont des rouleaux de papier dont le volume augmente au fur et à mesure que le rang du titulaire de la carte s'élève. On se souvient, dit un journal français, de celle d'un vice-roi d'Orient, portée chez l'un de nos ambassadeurs, et qui aurait pu entourer, de haut en bas, la colonne Vendôme.

Dames en visite. — M^{me} Aline Vernon fait remarquer, dans sa chronique de la mode, qu'on a essayé dernièrement d'un usage qui ne s'est pas généralisé, celui qui consiste, pour une dame en visite, à ne pas entrer au salon avec son manteau, mais à le laisser dans l'antichambre.

Assurément, au point de vue hygiénique et rationnel, ce serait tout à fait sage d'agir ainsi: il fait très chaud dans nos petits salons où les gros vêtements sont bien vite trouvés trop lourds. D'un autre côté, on aime bien à montrer une jolie robe recouvrant une jolie taille, et que le manteau dissimule par trop l'une et l'autre; cela est en outre plus cérémonieux.

Mais tout le monde n'a pas les domestiques nécessaires qui peuvent se tenir en permanence dans l'antichambre pour aider les visiteurs à se vêtir et à se dévêtir. Et tous les vestibules et antichambres ne sont pas ornés de glaces qui permettent de juger si le manteau est bien ou mal mis. Enfin, il ne faut pas exposer la maîtresse de maison qui vous accompagne, à attendre dans l'antichambre que votre toilette soit finie pour vous serrer la main.

Aussi, et pour toutes ces raisons, ajoute M^{me} Vernon, je conseille à mes lectrices d'en user plus simplement.

Entrez dans le salon avec votre manteau. Si vous avez chaud, dégrafez-le et laissez-le retomber sur vos épaules. On apercevra sa jolie doublure de soie, et, mieux encore, votre taille bien faite. Vous n'y perdez rien, et la maîtresse de la maison sera, dans la plupart des cas, enchantée de vous voir ce petit air sans façon, qui dit très clairement: « Je suis bien ici et je me plairai à y revenir. »

Recettes. — *Nettoyage des taches faites à l'argenterie par les acides, les œufs, le poisson.* — Il suffit de frotter les pièces à nettoyer avec un linge doux imbibé d'ammoniaque liquide (alcali volatil). Laver ensuite à l'eau fraîche et sécher.

Gâteaux de mille ans (cuisine de nos aïeux). — Aux XVI^e et XVII^e siècles, on appelait gâteau de mille ans une certaine pâtisserie qui se conservait parfaitement pendant un temps considérable. Voici comment on la confectionnait: on faisait fondre du beurre qu'on laissait un peu refroidir, on y mêlait un citron râpé, du sucre, des œufs et on pétrissait le tout avec de la fine farine, on découpait cette pâte en morceaux, on la dorait avec des jaunes d'œufs et on la faisait cuire dans un four pendant environ deux heures.

Cette recette vaut la peine d'être essayée.

La livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants:

La situation économique en Serbie, par M. C. Bodenheimer. — Mon ami le colonel Mac Ginnis. Nouvelle, par M. H. Gaullieur. — Six ans dans l'Afrique centrale, par M. A. Glardon. — L'éclairage à l'Exposition de 1889, — l'électricité, le gaz, le pétrole, — par M. E. Lullin. — Chants populaires d'Espagne et d'Italie, par M. E. Rios. — La fusion et l'unification des chemins de fer suisses, par M. Ed. Tallichet. — Le mouvement littéraire en Italie, par M. E. Rod. — Chroniques parisiennes, anglaise, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau, Place de la Louve, à Lausanne.

Logogriphe.

Je suis sur mes neuf pieds un fruit rafraichissant
Perle rubiconde et légère. [sant.]

En me décomposant,

Vous trouverez en moi: Une herbe potagère.
La plus belle des fleurs. — Un monarque puis-
Brillant au ciel et régnant sur la terre [sant],
L'heure où ce roi cesse d'être présent;

Puis de l'entendement l'organe:

Le premier de nos sens, d'après le mélomane.
Une étoffe de luxe. — Un excellent poisson.
Ce qui procure à l'homme une riche moisson.
Ce qui d'un jeune enfant retient la chevelure.

Du couvent l'austère clôture,

Je vous donnerai plus encore.

En moi vous trouverez l'or.

Prime: 100 cartes de visite.

Mot de l'énigme de samedi: Chaîne.
Ont deviné, MM. Eug. Petter, Ollon; Pension Mounoud, Territet; Dunoyer, Cressier (Morat); E. Peyer, Lausanne; Pension Benoît, Neuchâtel; Mlle Mathilde Anker, Fleurier. La prime est échue à cette dernière.

Pendant l'Exposition de Paris. — Un monsieur et une dame, leurs bagages à la main, débarquent chez un ami, qui se passerait fort bien de cette visite.

— Que c'est donc aimable à vous de descendre chez moi! Vous m'aidez à soigner un ami qui m'arrive de Rio-Janeiro, avec la fièvre jaune.

Un instant plus tard, les deux visiteurs s'installaient à l'hôtel.

A propos de distribution de prix aux examens du collège:

— Le jeune Edgar, qui est la paresse incarnée, est fortement réprimandé par son père pour n'avoir pas remporté le moindre prix.

— Mais, papa, répond l'enfant en manière d'excuse, il n'a tenu qu'à un cheveu que j'obtienne le premier prix de latin: la preuve, c'est que c'est l'élève qui est tout près de moi qui l'a eu.

Dans un café, on peut voir tous les soirs quelques habitués jouant à la *bête*, jeu de cartes très innocent. Entre, un soir, un des leurs qui, ne voyant aucune partie engagée, crie de la porte: « Pas de *bête*, ce soir? »

— Si, lui répond-on, nous n'attendions plus que vous. »

Un soir, un baryton effectuait son troisième début.

Du parterre, on lui lance une botte de foin.

Sans se déconcerter, notre artiste la prend, la défait et l'éparpille sur le devant de la scène dans toute la largeur de celle-ci.

Puis, s'adressant aux spectateurs, — après les trois saluts de rigueur:

— Messieurs, annonce-t-il, vous êtes servis.

On lit dans une de nos feuilles d'annonces:

« Une jeune dame anglaise désire montrer sa langue à des enfants des deux sexes. »

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrements.
J'offre net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 12,50. — Canton de Fribourg à fr. 25. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 104. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 83. — Bari, à fr. 72. — Barletta, à fr. 39,50. — Milan 1861, à fr. 39,50. — Venise, à fr. 24,25.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.